

Bibliothèque numérique

medic@

**Gubler, Adolphe Marie. Lallemand,
Claude François**

*Paris, typ. de Henri Plon, 1853 (circa).
Cote : 90945 t. 28 n° 9*



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90945x28x09>

EXTRAIT DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE (MICHAUD)

PUBLIÉE PAR M^{me} C. DESPLACES, 52, RUE DE VERNEUIL, A PARIS.
(TOME XXII.)

LALLEMAND

— CLAUDE-FRANÇOIS —

PAR

M. GUBLER.



LALLEMAND (CLAUDE-FRANÇOIS), médecin, chirurgien et philosophe, naquit à Metz, le 26 janvier 1790, de parents honorables, mais peu aisés. Son nom est devenu inséparable de celui de Montpellier, dont l'antique et célèbre faculté de médecine le compta pendant vingt-cinq ans au nombre de ses professeurs. Ce savant serait un des meilleurs exemples à citer en faveur de l'influence de la race et du milieu sur la tournure d'esprit et le caractère des hommes. Metz, où domina toujours le goût des études scientifiques, fut aussi la patrie du fameux médecin Foës, un des premiers hellénistes de son temps, et de Louis, l'incomparable secrétaire perpétuel de l'ancienne Académie de chirurgie. Lallemand semblait résumer en lui seul toutes les aptitudes qui distinguaient ces deux hommes éminents; mais il les surpassa encore par la variété de ses connaissances, la hauteur et l'originalité de ses vues, aussi bien que par la forme élégante qu'il savait donner à sa pensée. Voilà pour l'héritage intellectuel. Quant à son caractère, on s'en fera une idée en lisant l'histoire de la cité messine, luttant, au moyen âge, contre toutes les oppressions, qu'elles vinssent des évêques, des seigneurs féodaux ou des ducs de Lorraine, et introduisant dans son sein les institutions les plus libérales. Lallemand était un digne descendant de cette bourgeoisie, un peu turbulente peut-être, mais jalouse de sa dignité et de son indépendance, qui, la première en France, assit son administration

municipale sur des bases vraiment démocratiques, et fonda une petite république, cernée de toutes parts par des gouvernements despotiques. Comme la plupart des hommes de son époque, Lallemand fut de bonne heure arraché à l'étude et jeté dans la vie active où l'appelaient les grandes luttes dont l'Europe était alors le théâtre. C'est ainsi qu'à l'âge de dix-huit ans (1808) il fut envoyé en Espagne pour remplir dans l'armée française les fonctions de chirurgien sous-aide. Dans cette guerre semée de dangers et de péripéties imprévues, l'énergie et l'activité de Lallemand, son intelligence souple et pleine de ressources, étaient des qualités précieuses qui devaient le faire distinguer de ses chefs; on lui confia plus d'une fois des postes importants, où l'esprit inventif du jeune chirurgien militaire put seul suppléer à ce qui lui manquait du côté de la précision des connaissances et de l'expérience acquise. Mais, loin de mesurer son mérite à ses succès, Lallemand ne se dissimulait pas son insuffisance; et la responsabilité de tant d'existences qui lui étaient confiées lui paraissait trop lourde pour ses faibles épaules; il aspirait en secret au moment où il pourrait se débarrasser de ce pénible fardeau, et compléter ses études médicales, à peine ébauchées. Une circonstance fâcheuse en elle-même lui en fournit bientôt le moyen. Des fatigues excessives avaient fait quelques ravages dans sa constitution; il fut pris d'un crachement de sang, et réformé comme poitrinaire (1811).

Ceux qui ont connu plus tard sa vigoureuse organisation, ceux qui l'ont vu, en plein mois de janvier, briser l'écorce glacée de la Moselle afin de satisfaire son goût pour la natation, ceux-là auront peine à croire à une pareille erreur de diagnostic, bien propre, en tout cas, à modérer un peu la frayeur qu'inspire toujours une hémoptysie. Toutefois nous devons dire, à la justification des médecins militaires appelés à juger son cas de réforme, que, malgré cette constitution athlétique, il resta longtemps d'une structure sèche et maigre. Rendu à sa famille, Lallemand ne put venir étudier la médecine à Paris qu'en 1812. Dès l'année suivante (1813), il entra dans les hôpitaux comme élève externe, après avoir obtenu la première nomination au concours. Un an après (1814), il fut nommé premier interne, et cinq années à peine s'écoulèrent avant qu'il prit le grade de docteur. Dans ce court espace de temps, il trouva le moyen de refaire toutes ses études littéraires, et de former encore un grand nombre d'élèves, auxquels il donnait des leçons d'anatomie et d'opérations toutes les fois que sa bourse était à sec : car lorsque la dure nécessité n'exigeait plus le sacrifice de sa propre instruction et la renonciation momentanée aux travaux qui préparaient son avenir, il déposait aussitôt les fonctions de professeur particulier, et, jusqu'au dernier écu, repoussait d'un air superbe toutes les sollicitations. Une fois, après une assez longue interruption, le jeune interne avait déclaré qu'il allait reprendre ses cours, et l'on avait été fort surpris de voir qu'il tardait encore à s'exécuter. On apprit plus tard que, fouillant dans quelques bouquins poudreux depuis longtemps négligés, il avait trouvé, dans un coin de sa bibliothèque, deux ou trois pièces d'or jetées follement au travers des livres un jour d'opulence. Ce pécule ne pouvait guère durer plus de quelques jours : c'était trop au gré de l'impatience des candidats auditeurs. Voici comment ils parvinrent à abrégier leur attente. Depuis quelque temps, Lallemand s'arrêtait avec complaisance à l'étalage de Gabon, dans la maison de qui il demeurait, devant un vieux livre, un Ambroise Paré, dont il paraissait avoir grande envie ; il en avait même plusieurs fois demandé le prix, qu'il avait toujours trouvé trop élevé. Les jeunes gens avaient remarqué ce manège et avaient aussitôt compris le parti qu'ils pouvaient tirer de la situation. Dans leur opinion, le bibliophile avait dû offrir de la magnifique édition qu'il convoitait tout ce qu'il possédait vaillant ; ils allèrent donc trouver le libraire, pour l'engager à accorder l'ouvrage au prix que le jeune professeur en avait offert, et promettant de payer la différence. Gabon se prêta de bonne grâce à cette supercherie, qui eut tout le succès désiré. Lallemand, nanti de son trésor scientifique et à bout de ressources, annonça sa première leçon pour le lendemain. Cependant la préoccupation des événe-

ments politiques dut nuire souvent aux études sérieuses ; et quand les armées ennemies furent aux portes de la capitale, la science fut complètement délaissée, et les malades, eux-mêmes, un peu négligés : l'interne quitta plus d'une fois son tablier et sa trousse pour ceindre l'épée et s'armer du fusil. Avec les volontaires de l'école de médecine et les élèves de l'école polytechnique, il allait combattre l'étranger. On pourra lire dans un journal de l'époque, le *Postillon du soir* (numéro du 4 juillet 1815), le récit d'un trait de sang-froid et de courage dont il fut le héros. Lallemand passa presque tout son internat à l'Hôtel-Dieu, sous les yeux de Dupuytren, qui avait su l'apprécier, et pour le talent de qui il a toujours professé la plus haute estime. Mais il n'était pas de ceux que l'éclat d'une renommée éblouit et fascine ; l'aurole qui environnait le front de Dupuytren n'avait pas fait pâlir en Lallemand cette lumière intérieure qu'on appelle justice, et son admiration pour l'illustre maître n'était ni aveugle ni exclusive. Marjolin, par exemple, y avait une part méritée et hautement avouée. Il faudrait avoir vu la profonde division qui régnait entre les deux chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, il faudrait surtout avoir été témoin de l'empire despotique exercé par le plus ancien d'entre eux sur son nombreux entourage, pour comprendre ce qu'il y avait de courageuse indépendance dans ce public hommage rendu par un interne de Dupuytren au chef de l'école rivale. Cette bonne action ne fut point perdue ; et quand, plus tard, une émeute d'étudiants eut fait disparaître de l'école de Montpellier un nom impopulaire, Marjolin, consulté sur le choix d'un nouveau professeur, désigna, comme le plus digne, le jeune homme en qui il avait reconnu un si noble cœur, uni à tant d'intelligence. Sur cette recommandation, Lallemand fut nommé professeur de clinique externe à la faculté de médecine de Montpellier (19 juillet 1819), c'est-à-dire à un âge où tant d'autres ont à peine conquis leurs premiers grades dans la hiérarchie médicale ; car il n'avait alors guère que vingt-neuf ans. Il est vrai que sa thèse inaugurale, intitulée *Observations pathologiques propres à éclairer plusieurs points de physiologie*, révélait déjà un talent hors ligne, et justifiait aux yeux de tous cet insigne honneur. Les figures accompagnant le texte avaient été dessinées et lithographiées par l'auteur lui-même, dont le crayon habile excellait à faire des croquis pleins d'esprit et de naturel. Dans ce travail, fondé principalement sur la dissection de fœtus monstrueux, se trouvent établis plusieurs faits tératologiques, aujourd'hui érigés en lois par deux savants illustres, MM. Serres et Geoffroy Saint-Hilaire, et acceptés par tous les zoologistes. A Montpellier, le jeune professeur fut reçu avec enthousiasme par les élèves, sur lesquels il ne cessa jamais d'exercer un véritable ascendant. De la part de quelques-uns de ses collègues, au

contraire, l'accueil fut très-réservé. Des hommes voués à un vitalisme exclusif et étroit voyaient avec peine l'envahissement des idées positives de l'anatomie et de la physiologie, et cette prévention ne s'effaça jamais complètement. Mais le caractère ouvert de Lallemand et la franchise avec laquelle il aborda les opinions scientifiques ne tardèrent pas à lui concilier l'estime et l'affection du plus grand nombre. D'ailleurs, grâce à son enseignement et à celui de quelques autres professeurs, l'esprit doctrinal se modifiant peu à peu, Lallemand se trouva plus tard moins isolé et moins disparate, si l'on peut ainsi parler, dans l'école qui s'intitule la *Cos moderne*. Mais s'il compta beaucoup d'amis personnels à Montpellier, sa carrière n'en fut pas moins traversée par les émotions de luttes répétées et souvent périlleuses où son intérêt particulier ne se trouva presque jamais en jeu, mais auxquelles il fut entraîné par son amour passionné du bien et ses sentiments exaltés pour les principes libéraux et démocratiques. Dès 1825, la guerre d'Espagne, où une armée constitutionnelle fut vaincue par les soldats de l'absolutisme, lui fournit l'occasion de révéler d'une manière éclatante ses sympathies pour la cause de la liberté. Les malheureux Espagnols réfugiés en France trouvèrent auprès de lui un accueil chaleureux et des secours de toute nature. L'un des plus éminents d'entre ces réfugiés devint même, pour lui, l'occasion de démêlés très-graves avec l'autorité, lesquels compromirent un moment l'avenir du chirurgien en chef de l'hôpital St-Éloi. Cet établissement était déjà encombré de malades, et la pourriture d'hôpital régnait dans les salles quand le colonel Minusir, blessé d'un coup de feu à l'épaule, fut dirigé sur Montpellier pour y recevoir des soins. Lallemand, craignant pour cette vie précieuse, obtint provisoirement que le colonel fût logé en ville; mais, bien que le blessé fût gardé à vue, l'autorité ne se trouvant pas suffisamment garantie contre toute possibilité d'évasion, exigea l'internement à l'hôpital St-Éloi, ou l'évacuation sur une ville de l'intérieur. Le colonel n'était pas en état de continuer sa route, et les plaies chez les blessés de l'hôpital continuaient à présenter un mauvais caractère. Lallemand n'hésita pas à se compromettre en lui délivrant un certificat constatant ces deux faits, et terminé par des paroles trop peu mesurées, sans doute, mais qui peignaient son indignation devant ce qu'il considérait comme un acte d'inhumanité, en même temps que son vif désir de soustraire son malade à une mesure dont il redoutait pour lui les funestes conséquences. On ne voulut voir dans cette démarche qu'un *factum* séditieux. Sur la demande du préfet, M. V. de Bonald, recteur de l'académie, s'empressa de prononcer la suspension du professeur. Une enquête fut aussitôt ordonnée, et se termina par la réinstallation de Lallemand dans sa double fonction de professeur

et de chirurgien en chef, réclamée, disons-le à leur louange, par les membres de l'administration hospitalière eux-mêmes. Malgré cette affaire et quelques autres de moindre importance, le professeur de clinique externe poursuivait des travaux de longue haleine, dont il avait en partie recueilli les matériaux à l'Hôtel-Dieu de Paris. Dès 1820, il commença la publication de ses *Lettres sur l'encéphale*, remplies, on le sait, d'observations sagaces, de remarques judicieuses et d'idées générales. Cet ouvrage, véritable monument scientifique, est un chef-d'œuvre d'analyse et de synthèse. Jamais les affections si obscures, si difficiles du cerveau et de ses dépendances, n'avaient été étudiées avec cette rigueur et cette finesse d'observation, en même temps qu'avec cette largeur de vues. Là tout est conséquent, et l'on s'élève, d'induction en induction, jusqu'aux lois les plus générales de la physiologie et de la pathologie des centres nerveux. L'esprit suit sans effort ce magnifique et merveilleux enchaînement logique, et dans cette longue route à travers des faits de plus en plus complexes, le charme du style fait même oublier les étapes. Les *Lettres sur l'encéphale* ne furent terminées qu'en 1854; elles fondèrent du premier coup la réputation de leur auteur, et resteront peut-être son plus beau titre à l'admiration de la postérité. Les premières *Recherches sur les pertes séminales involontaires* suivirent d'assez près (1856) la neuvième et dernière *Lettre sur l'encéphale*. Dans ce nouvel ouvrage, le génie de Lallemand s'élève encore plus haut que dans le précédent; on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'art infini avec lequel les faits sont groupés et de la puissante dialectique déployée pour en établir la véritable signification, ou de la profondeur des idées et de la magie du style. Dans ce livre entraînant, l'auteur obéit, plus que partout ailleurs, à ses tendances philosophiques et littéraires; il sème à pleines mains les aperçus ingénieux et les grandes pensées morales. On peut dire, sans crainte d'être démenti, que la littérature médicale ne renferme rien de mieux que le parallèle établi entre les peuples monogames et polygames. A cette occasion, Lallemand fait ressortir, dans un noble langage, la supériorité du principe chrétien. On a reproché à l'auteur une préoccupation doctrinale trop exclusive; mais, quand même une juste critique parviendrait à élaguer quelques faits égarés, la réalité de l'affection n'en serait pas moins évidente, et Lallemand n'en aurait pas moins rendu un véritable service en nous fournissant le moyen de la reconnaître toujours, et de la guérir souvent. Les médecins ont pourtant le droit de regretter que ce livre attrayant ait été trop recherché des gens du monde, chez qui sa lecture devait exagérer la crainte d'une maladie dont les descriptions saisissantes les impressionnaient profondément. Ces deux ouvrages ont été traduits en plusieurs lan-

gues, en espagnol, en anglais et en allemand. Pendant ce temps-là, une révolution avait renversé le pouvoir absolu et inauguré une forme de gouvernement plus en harmonie avec le vœu national. La monarchie constitutionnelle sentait le besoin de s'appuyer sur des hommes éclairés et franchement libéraux. Les opinions bien connues de Lallemand, sa grande réputation médicale et la popularité dont il jouissait à si juste titre parmi la jeunesse des écoles, tout le désignait à l'attention du nouveau pouvoir. Dès le 29 octobre 1850, une ordonnance, contre-signée Montalivet, lui conférait le titre de chevalier de la Légion d'honneur. Le 16 février suivant, sous le ministère de M. Barthe, il était élevé à la dignité de doyen, qu'il ne conserva pas longtemps. Vouant profiter de sa haute position pour réaliser les progrès qu'il avait rêvés et dont il avait fait la condition de son acceptation, il se mit immédiatement à l'œuvre, et trop impatient pour se conformer aux lenteurs administratives, il ordonna des travaux d'agrandissement des bâtiments de l'école sans en avoir obtenu l'autorisation préalable. En même temps, plusieurs projets d'amélioration à introduire dans l'enseignement et le régime intérieur de la faculté furent par lui présentés au ministère de l'instruction publique. Ces allures indépendantes et cette précipitation fébrile dans la voie des perfectionnements ne furent tolérées qu'autant qu'on crut avoir besoin de la popularité du nouveau doyen. Bientôt le pouvoir s'en émut; il prit cependant le parti de temporiser sur les questions d'intérêt scientifique, mais il se montra plus répressif à l'endroit des améliorations matérielles qui grevaient le budget; le doyen fut averti de suspendre les travaux et invité à donner des explications. Cependant, par une faveur singulière, un nouveau brevet de chevalier de la Légion d'honneur lui fut expédié par M. Barthe, le 12 mai 1851. Cela s'explique parce que Lallemand n'a jamais porté à sa boutonnière les insignes de sa décoration. Dans une réponse assez piquante, il prévient le ministre qu'il a déjà été honoré de la même distinction par son prédécesseur; il le remercie pourtant de ce nouveau témoignage de bienveillance, et termine en disant : « Mon plus grand regret en ce moment est de voir s'évanouir mes espérances d'améliorations que votre présence au ministère de l'instruction publique m'avait fait concevoir pour la faculté de Montpellier. » En face des obstacles suscités à la réalisation de ses projets, Lallemand offrit sa démission, qui ne fut point acceptée même après une seconde lettre plus pressante encore que la première. Le 8 septembre 1851, il écrivait de nouveau une lettre se terminant ainsi : « Aucune amélioration ne pourra donc avoir lieu dans les études anatomiques et dans l'enseignement particulier! Je crois de mon devoir de vous prévenir que désormais je ne puis me mêler en au-

cune façon de ce qui concerne les intérêts de la faculté, et de vous prier, pour la troisième fois, de pourvoir à mon remplacement le plus tôt possible. » Enfin sa démission fut acceptée, mais non sans regret, car, le 24 octobre suivant, le ministre Montalivet lui témoignait l'intention de le rétablir dans ses fonctions s'il consentait à en manifester le désir. La renonciation était définitive, et cette démarche resta sans succès. A partir de là il se mit de plus en plus en opposition avec le gouvernement de juillet. Déjà pendant son décanat Lallemand avait eu à se plaindre du ministère de la guerre, qui refusait aux dissections les cadavres des militaires morts à l'hôpital. Il avait réclamé plusieurs fois contre cette mesure, si préjudiciable à l'instruction des élèves, et finit par déclarer au général commandant le département qu'il se dispenserait désormais d'assister aux visites de réforme et de donner des soins aux militaires; il motivait ainsi sa détermination : « Il n'est pas juste de réclamer les corvées attachées à une fonction quand on en a retranché tous les avantages. » Cette affaire n'eut pas de suite; mais plus tard un chirurgien militaire ayant été nommé à l'hôpital St-Eloi, contrairement à tous les engagements pris et malgré les représentations des professeurs et du recteur lui-même, Lallemand offrit de nouveau sa démission, qu'il ne consentit à retirer que dans la crainte de nuire aux intérêts de la faculté en fournissant au ministre de la guerre un prétexte pour placer un autre chirurgien militaire à la tête du service des blessés. D'autres conflits succédèrent à ceux-ci. En 1858, un professeur imposé à l'école devint l'occasion de troubles qui ne furent pas sans gravité. Lallemand fut accusé de les avoir sinon fomentés, du moins favorisés par son attitude hostile au nouveau venu. Mandé à la barre du conseil académique, il n'eut pas de peine à se justifier de toute participation à ces désordres. Malgré ces luttes répétées, le professeur de clinique n'avait pas cessé, comme on l'a vu, de cultiver la science et de produire d'immortels travaux, et cela au milieu des occupations innombrables d'une clientèle toujours croissante. En effet, la célébrité de Lallemand a été prodigieuse non-seulement en France, mais en Italie, en Grèce, dans tout l'Orient et surtout en Espagne et dans les colonies espagnoles. Les nombreuses consultations auxquelles il était incessamment convié montrent que sa renommée était faite surtout par les médecins, c'est-à-dire par ceux qui étaient capables de le juger : c'est la plus belle garantie qu'on en puisse donner. Peu importe d'ailleurs qu'il ait su gagner la confiance illimitée d'Ibrahim-Pacha, qui était un prince absolu, ou du fameux Mina, qui était un général patriote! Ce sont là des faveurs souvent dues au hasard et qui n'ajouteraient pas grand'chose au mérite de celui qui en fut l'objet si elles n'avaient été inspirées par des hommes compétents. Ce fut, par exem-

ple, notre célèbre compatriote Clot-Bey, directeur de l'école de médecine d'Abou-Zabel, qui donna au prince égyptien le conseil de confier sa santé aux soins éclairés du professeur de Montpellier, son maître et son ami. On sait que le fils glorieux du vice-roi d'Égypte était depuis longtemps atteint d'une grave affection des organes génito-urinaires lorsqu'il vint en France. Après un traitement chirurgical approprié, il alla passer une saison au Vernet. Lallemand avait l'habitude d'y envoyer les sujets à qui les eaux sulfureuses et un climat doux étaient nécessaires, parce que des améliorations très-importantes, introduites par ses conseils dans le mode d'emploi des eaux, avaient fait de ces bains une station thermale supérieure à toutes les autres, surtout pour la saison d'hiver. Cette préférence, à laquelle la malignité s'efforçait de trouver un motif intéressé, n'avait donc rien que de très-naturel et de très-légitime. Lallemand montrait peut-être une tendresse tant soit peu paternelle pour les thermes qu'il avait vus se transformer, d'après ses indications; mais jamais, quoi qu'on en ait pu dire, il n'a eu d'intérêt pécuniaire dans cet établissement. Grâce à des soins assidus et à un séjour dans les Pyrénées, l'illustre malade eut le bonheur de recouvrer la santé. Dans l'élan généreux de sa reconnaissance, il donna des ordres pour qu'une somme de cent mille francs fut offerte de sa part à celui qui lui avait rendu le plus précieux de tous les biens. Lallemand avait été informé officieusement des intentions du prince; ce ne fut donc pas sans étonnement qu'il vit cette somme réduite de moitié quand elle arriva jusqu'à lui. Il lui répugnait sans doute de réclamer une élévation d'honoraires, alors que le chiffre absolu de ceux qui lui étaient transmis était déjà assez considérable, quoiqu'il n'eût rien d'excessif dans les circonstances spéciales du fait; mais, d'un autre côté, il se révoltait à la pensée de passer aux yeux du prince pour avoir reçu tout ce que la munificence de ce dernier lui destinait, tandis que des mains infidèles en auraient détourné la moitié: il prit donc, bien à regret, le parti de réclamer. Cette démarche, habilement travestie par les intéressés, puis exploitée par les ennemis ou les envieux de Lallemand, et propagée par les amateurs de scandale, aurait pu ternir la réputation du grand chirurgien, si une vie de sacrifices aux intérêts généraux de la science et des principes du plus pur libéralisme n'avait été à l'abri de toute atteinte. Cependant quelques hommes, aveuglés sans doute, continuèrent à parler de la protestation de Lallemand contre un indigne abus de confiance comme d'un acte de sordide avarice. Avaré! lui dont la bourse était sans cordons, qui négligeait même d'enfermer les offrandes dorées de ses nombreux clients, et qui n'en refusait jamais une part à tout homme ayant souffert pour la cause du bon droit, que cet homme fût Fran-

çais, Italien, Espagnol ou Polonais; si bien qu'après plusieurs années d'une pratique des plus lucratives, et vivant de la manière la plus modeste, il n'était pas parvenu à faire la moindre épargne; et que des amis, d'honorables banquiers de qui nous tenons le fait, se virent dans l'obligation de le forcer à compter et à faire remettre dans leur caisse, de temps à autre, quelques économies. D'ailleurs, tous ceux qui ont connu Lallemand savent qu'il a toujours contribué de sa personne et de son argent à toutes les œuvres du parti libéral ou républicain, et même à certaines entreprises industrielles qui devaient tourner au profit de la France. Il engloutit cent cinquante mille francs dans les marais de la Camargue, qu'il espérait voir bientôt convertis en rizières capables de nourrir trois cent mille personnes. Mais ce n'est pas tout; on pourrait croire qu'il jetait ainsi aux entreprises qui flattaient ses sentiments ou passionnaient son esprit des sommes dont il n'eût pas dépensé la monnaie pour secourir un grand nombre d'infortunes privées. Erreur! L'illustre chirurgien prodiguait son temps et son talent aux malheureux; et quand son art, en leur sauvant la vie, les laissait infirmes, il les dotait: au boiteux, il faisait apprendre un état sédentaire; au vieillard, il donnait une pension; des pièces authentiques le prouvent, et tout Montpellier le sait. C'est pour subvenir à tous ces frais qu'il se montrait exigeant envers les riches: c'était aussi pour sauvegarder les droits de la science. Un jour qu'il s'était claquemuré pour terminer une *Lettre sur l'encéphale*, et que sa plume rapide courait sur le papier, un personnage inconnu vint précipitamment lui demander le secours de ses lumières pour un de ses parents, malade à quelques lieues de là: la chaise de poste l'attendait; ce serait une affaire de quelques heures, et avec cela un bienfait à réaliser, un malade à sauver peut-être, à soulager certainement, une famille à rassurer ou à consoler. Voilà ce qu'on faisait miroiter à ses yeux; mais, en ce moment, la voix de la science faisait taire toutes les autres: l'artiste et le philanthrope s'étaient évanouis; il ne restait plus qu'un auteur troublé dans ses élucubrations, un auteur écrivant pour les générations présentes et futures devant lesquelles s'effacent les individualités. Lallemand, pour se débarrasser de tant d'instances, déclara qu'il ne se dérangera pas à moins de dix mille francs. Il fut pris au mot et obligé de se rendre. « Jamais, disait-il « en racontant cette scène, je ne fis plus piteuse « figure qu'en me voyant pris de la sorte dans mes « propres filets. » Plus tard, averti par l'expérience, il eût refusé net. Une petite anecdote achèvera de montrer sous son vrai jour ce côté du caractère de Lallemand. Le gouvernement instruisait contre lui, et le préfet de l'Hérault, prenant des informations sur son compte à l'hôpital St-Eloi, demandait à la supérieure si le jeune chirurgien en chef n'affectait pas des allures ultra-libérales.

« Si vraiment, répondit la digne sœur, sa charité est inépuisable et sa libéralité extrême. » S'il fallait ajouter quelque chose à cette justification, celui qui écrit ces lignes serait plus que tout autre en position d'affirmer la générosité de Lallemand, à qui il doit en grande partie les instruments du travail. Quoi qu'il en soit, la réclamation fut parfaitement accueillie par Ibrahim-Pacha, qui fit exprimer à son médecin le regret de cette désagréable affaire par une lettre écrite de la main de Nubar-Bey, son interprète. A deux ou trois mois de là, Méhémet-Ali lui-même, trouvant insuffisants les honoraires offerts à Lallemand, lui faisait adresser, en termes des plus affectueux, une invitation pressante à venir lui rendre visite au Caire, disant « qu'il serait heureux de recevoir le sauveur de son fils. » Diverses circonstances firent ajourner ce voyage, qui ne fut exécuté que vers la fin de 1848. La santé d'Ibrahim-Pacha s'était de nouveau altérée, et cette fois l'affection était plus générale et plus grave, et la situation du malade empirait tous les jours, malgré les soins vigilants et éclairés de Clot-Bey et des autres médecins attachés à sa personne. Le prince, n'ayant plus d'espoir que dans la science du professeur de Montpellier, le supplia de se rendre près de lui, et Lallemand n'hésita plus à partir. Quelque diligence qu'il fit, il arriva trop tard, et lorsqu'il mit le pied sur le sol égyptien, le vainqueur de Nézib avait terminé sa brillante carrière. Ce malheureux événement ne changea rien aux sentiments de Méhémet-Ali et de ses fils envers notre célèbre compatriote, qui fut, ainsi que madame Lallemand, comblé d'égards et d'honneurs. Le 22 décembre 1848 eut lieu une cérémonie intéressante et touchante à la fois, celle de la distribution des prix aux élèves de l'école de médecine d'Abou-Zabel. Clot-Bey, fondateur-directeur de cette école, décerna la présidence au professeur français dans cette séance solennelle. Le vice-roi mit un bateau à vapeur à la disposition de ses hôtes, et en confia le commandement à l'un des jeunes princes. Les voyageurs remontèrent le Nil jusqu'aux premières cataractes, ne laissant échapper aucune occasion de visiter les ruines monumentales de la terre des Pharaons. Le membre de l'Académie des sciences, s'inspirant des souvenirs du glorieux Institut d'Égypte, trouvait partout un aliment à sa curiosité de savant et à ses méditations philosophiques. Un jour, en plein désert, devant un auditoire improvisé, notre professeur, oubliant l'ardeur du soleil, fit, avec son animation ordinaire, l'exposition de la théorie des *phytons*, en prenant pour exemple un de ces palmiers rameux, connus dans le pays sous le nom de *doûmi*, et dont l'illustre botaniste Gaudichaud regrettait tant à la fin de sa vie de ne pas posséder un échantillon, propre, selon lui, à mettre hors de doute la vérité de ses doctrines. — Outre les œuvres capitales indiquées plus haut, Lallemand a écrit plusieurs volumes sur différents

sujets, ainsi qu'un grand nombre de mémoires et de dissertations toujours empreints des mêmes qualités, et dont voici la liste : 1° *De l'influence de l'inflammation sur la cohésion des tissus* (Nouvelles Annales de clinique, t. 1^{er}, p. 255); 2° *Observations relatives à diverses maladies des organes génito-urinaires* (Éphémérides de Montpellier, Juin, septembre, octobre, décembre 1826; janvier, mars, mai 1827); 3° *Observations pour servir à l'histoire des hypersarcoses du cœur* (Archives médicales, 1824, t. 4); 4° *Du prolapsus du rectum avec renversement de la membrane muqueuse de l'intestin*; 5° *Observations sur les maladies des organes génito-urinaires* (1825-1827, 2 vol. in-8°); 6° *Observations relatives à divers procédés opératoires employés contre les tumeurs érectiles* (Archives générales de médecine, 1833, 2^e série, t. 8, p. 3); 7° *Remarques sur l'inflammation chronique du col de la vessie et sur l'incontinence d'urine chez les enfants* (Archives médicales, t. 15, 1827); 8° *Amputation de la mâchoire inférieure* (Journal universel des sciences médicales, 1822); 9° *Observation remarquable de pupille artificielle sur les deux yeux* (Archives médicales, 1824, t. 4); 10° *Observation d'autoplastie par déplacement du lambeau pour réparer une partie de la face et de la lèvre inférieure; avec une planche* (Archives médicales, 1824, t. 4); 11° *Réflexions sur le traitement des fistules vésico-vaginales, etc.* (Archives médicales, 1823, t. 7, avril 1823, p. 482); 12° *Tumeur anévrismale ayant son siège dans les artères du tibia et guérie par la ligature de l'artère crurale* (Répertoire d'anatomie et de physiologie de M. le professeur Breschet, t. 2); 13° *Anévrisme variqueux de l'artère crurale* (Répertoire, etc.); 14° *Anus contre nature guéri par la méthode de Dupuytren* (Répertoire, etc., 1829, t. 7); 15° *Observations diverses de clinique chirurgicale* (Archives médicales, 1835, 2^e série, t. 7); 16° *Clinique médico-chirurgicale du professeur Lallemand*, par MM. Marchal et Verdier; 17° *Traduction des Aphorismes d'Hippocrate*, avec de nombreuses corrections dans le texte, des notes et des commentaires. Lallemand a en outre écrit dans le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique*, en collaboration avec son ami M. Bégin, les articles suivants : 1° *Algérie*, 2° *Bougie*, 3° *Cathétérisme*, 4° *Hématurie*, 5° *Rétrécissement*, article important de 63 pages. Dans l'impossibilité d'analyser toutes ces productions, nous nous contenterons de signaler quelques-unes des principales idées émises dans la science par l'auteur. Ses études sur l'encéphale lui avaient révélé une particularité négligée jusque-là, à savoir : le ramollissement dû à l'inflammation et l'induration consécutive; plus tard, il a recherché ce double phénomène dans les autres phlegmasies et l'a érigé en fait général; puis, passant de la théorie aux conséquences pratiques, il a fait l'application de cette loi aux tumeurs érectiles, qu'il a guéries en y provoquant un travail inflammatoire. Nous citerons aussi l'autoplastie par glissement latéral

du lambeau sans torsion du pédicule, la guérison des rétrécissements par la cautérisation, et la cautérisation de la vessie dans le cas de catarrhe, innovation hardie qui nous paraît avoir de l'avenir. Ainsi l'un des plus grands chirurgiens de notre temps, M. Ricord, pratique des injections de solution de nitrate d'argent dans la vessie : c'est au fond la même chose. Lallemand, dans l'opération de la fistule vésico-vaginale, obtint d'assez nombreux succès. Une femme guérie par ce procédé, il y a quelque part vingt-cinq ou trente ans, habite encore Marseille. M. le professeur Laugier s'est inspiré de son procédé en le perfectionnant. Mais quand Lallemand vint se fixer à Paris, M. Jobert (de Lamballe), qui comptait déjà un bon nombre de guérisons par une autre méthode, voulut obtenir le suffrage de celui qui avait remis en honneur le traitement chirurgical de la fistule vésico-vaginale, et le pria en conséquence d'assister à une réparation de ce genre. L'opération réussit à merveille, et Lallemand, enchanté de rencontrer un chirurgien faisant mieux que lui-même, lui donna l'accolade en témoignage de satisfaction, et s'empressa de lire à l'Académie des sciences (1847) un rapport des plus élogieux. Combien d'autres à sa place se seraient efforcés de trouver une objection, une critique, ou du moins se seraient abstenus d'une démonstration qui consacrait ostensiblement la supériorité d'un procédé rival ! Lallemand possédait donc au plus haut degré le désintéressement scientifique, le plus rare de tous. Il se plaisait aussi à encourager le mérite, à en favoriser l'essor, et mettait jusque dans les derniers temps de sa vie une ardeur toute juvénile à propager la vérité. Il ne craignit pas de faire éclater ses convictions, relativement à l'efficacité des eaux sulfureuses contre les affections thoraciques graves dans un rapport à l'Institut (1847), sur un mémoire ayant pour objet des innovations notables introduites par le docteur Pujeade dans la thérapeutique des eaux thermales sulfureuses. On connaît son dernier rapport à l'Académie des sciences (1833), sur la méthode des injections coagulantes au perchlore de fer, imaginée par Pravaz de Lyon, pour la cure des anévrismes. Beaucoup d'hommes ne trouveraient ces accents enthousiastes que pour prôner leurs propres découvertes. — L'une des plus grandes idées développées par Lallemand en plusieurs de ses œuvres est assurément celle qui rapproche l'état transitoire des espèces supérieures de l'état permanent de celles qui sont au-dessous. C'est ainsi qu'il a montré l'analogie existant entre la disposition des os du crâne chez un fœtus anencéphale et celle du crâne normal des reptiles ; c'est encore ainsi qu'il a fait voir que le développement de l'ovule et du zoosperme, jusqu'au moment de la fécondation, représente le mode de production par monogénie des animaux les plus bas placés dans l'échelle ; et qu'enfin, pour donner une formule simple du phéno-

mène de la reproduction, il a été conduit à l'envisager comme la nutrition étendue de l'individu à l'espèce. On le voit, l'esprit éminemment philosophique de Lallemand s'élevait jusqu'aux conceptions les plus abstraites, sans rien perdre de sa lumineuse clarté. Et, sans le savoir, il se rencontrait sur les sommets ardu de la pensée humaine avec le plus grand génie de l'antiquité, avec Aristote, qui avait exprimé la même idée dans son *Traité de l'âme*. — Les productions scientifiques de Lallemand lui acquirent de bonne heure une grande notoriété en France et à l'étranger ; aussi eut-il l'honneur d'appartenir à un grand nombre de compagnies savantes à titre de membre honoraire ou correspondant. Outre les deux sociétés du département de la Moselle, celle des arts, lettres et sciences et celle des sciences médicales, auxquelles il appartenait, pour ainsi dire, par droit de naissance, il fut successivement adjoind aux corps savants dont voici l'indication : société de médecine du Gard et athénée de médecine de Paris (1819) ; société académique de médecine de Marseille (1820) ; société linnéenne de Bordeaux (1822) ; académie de médecine de Naples (1824) ; académie de médecine et académie del Buon Gusto de Palerme (1829) ; académie des naturalistes de Francfort-sur-le-Mein, et société de médecine de Rio-Janeiro (1850) ; société de médecine et chirurgie de Toulouse (1853) ; academy of New-Albany, Indiana (États-Unis) (1856) ; société de médecine de Bordeaux (1857) ; académie royale de médecine de Belgique, membre honoraire (1840) ; société médicale de Hambourg (1844) ; académie de médecine de Calcutta (Indes) ; académie impériale de médecine de Vienne ; association de médecine et de chirurgie d'Exeter (Angleterre) ; société médicale d'émulation de Barcelone ; société de médecine d'Angers et société médico-chirurgicale de Turin (1842) ; société philomatique de Paris (1843) ; société ethnologique de Paris (1847) ; société de biologie de Paris, membre honoraire (1848) ; et société de médecine d'Athènes (1849). L'académie de médecine de Paris le compta également parmi ses correspondants, à dater de sa fondation ; mais le nombre, l'importance et la haute portée scientifique des travaux de Lallemand avaient dès longtemps marqué sa place à l'Institut. En 1840, il fut nommé membre correspondant de l'Académie des sciences à la place de Tommasini ; en 1843, la mort de Double et celle de notre glorieux chirurgien le baron Larrey laissèrent deux fauteuils vacants. M. Andral fut choisi pour occuper celui de l'éminent médecin ; c'était justice. Plusieurs hommes d'une grande valeur se disputèrent le second. A l'instigation de plusieurs de ses amis, parmi lesquels nous pouvons citer les noms honorables de Breschet et de l'amiral Roussin, de MM. Milne-Edwards, Poncelet et Rayer, Lallemand se décida à se mettre sur les rangs. L'Académie lui préféra M. Velpeau. Contre un tel adversaire la lutte équivalait à une victoire

plus facile. Mais le professeur de Montpellier ne devait pas rester longtemps sous le coup de cet échec, la savante compagnie saisit la première occasion pour l'appeler dans son sein : il obtint donc la succession de Breschet, son ami regretté (1845). Dès lors, renonçant à l'enseignement et à la clientèle active dont il tenait le sceptre dans le Midi, il réclama sa retraite de professeur de la faculté de Montpellier, et, après l'avoir obtenue, vint se fixer à Paris pour se mêler au mouvement dans ce grand foyer intellectuel où il comptait beaucoup d'amis parmi les plus illustres représentants des sciences, des lettres et des arts. La pratique médicale lui était devenue pour ainsi dire odieuse, et ce ne fut plus qu'à son corps défendant qu'il donna ses soins et ses conseils à des malades d'une certaine catégorie, toujours trop nombreux à son gré, accourus de toutes les contrées du globe pour chercher auprès de lui leur guérison. Malgré ces poursuites acharnées, l'auteur des *Pertes séminales* trouva dans sa nouvelle demeure des loisirs qu'il ne connaissait plus depuis longtemps, et qu'il consacra à tout autre chose qu'à la médecine. Lallemand mérite, en effet, d'être connu comme écrivain ; il a fait d'excellente prose littéraire et même des vers fort agréables. Esculape était fils d'Apollon. Il se préoccupait médiocrement, on le conçoit, des minuties de la forme et des scrupules de l'art ; cette liberté d'allure donnait même à sa poésie quelque chose de franc, de naturel et d'inattendu. Certaines poésies légères et certains couplets politiques rappelleraient les premières ébauches de Béranger. Ses amis ont chanté *le Chalumeau* et *le Paradis*, qui est dans le genre de Désaugiers et d'Armand Gouffé. *Les Confidences de ma grand'mère*, variante agréable de *La Grand'mère* de Béranger, et *la Clochette*, imprimées, celle-ci comme une traduction de l'Allemand, et l'autre sous le pseudonyme transparent de *Fritz Lambda*, restent entre les mains de quelques personnes. Lallemand a écrit aussi des chansons et des poésies politiques, des épîtres et des épigrammes contre tous les monarques qui se sont succédé de son temps. On y trouve des traits souvent acérés et toujours de l'esprit. Les gardes suisses, les médecins eux-mêmes, les événements du jour, les scandales des élections et des procès politiques, enfin la révolution de 1830 et le retour du coq et des trois couleurs ont tour à tour exercé sa verve poétique. Mais jamais la muse du médecin poète ne s'est élevée aussi haut que dans une ode commençant ainsi :

Que le vulgaire s'humilie
Sous les lambris dorés du palais de Sylla.

et dans laquelle on trouve ces beaux vers :

A force de grandeur, crois-tu pouvoir t'abondre ?
Crois-tu mettre ton front à l'abri de la foudre
En le cachant sous des lauriers ?

Un tyran meurt, le charme cesse ;
La vérité s'arrête auprès de son cercueil.
Debout dans l'avenir, la justice implacable
Évoque la gloire coupable
Veuve de ses illusions.
Les cris des opprimés tonnent sur sa poussière,
Et son nom est voué par la nature entière
À la haine des nations !

A ces accents sonores et fiers, on reconnaît une nature forte et généreuse s'inspirant des plus nobles sentiments et à qui ne manquent ni le rythme ni un véritable talent lyrique. Comme prosateur et comme penseur, Lallemand doit être placé très-haut. Sa première production littéraire, intitulée *le Hachych*, est une œuvre d'imagination dans laquelle l'auteur, nous transportant à un siècle de distance, fait voir à travers un prisme enchanteur la société européenne de 1943 telle qu'il la rêvait. Tous les bienfaits de la civilisation sont réalisés au point de vue industriel, scientifique et moral. Si l'humanité n'est pas encore une seule famille, du moins les peuples se sont déjà groupés en grands corps de nations, suivant les affinités naturelles des races ; et les Français, réunis aux Italiens et aux Espagnols, forment une imposante *république ibergallitale*. Ce petit livre, dont la forme ingénieuse, vive et piquante, saisit et entraîne, méritait d'être dédié au docteur Cauvière, de Marseille, esprit hors ligne et cœur excellent. Il fut écrit tout entier dans une chaumière des Cévennes, où l'auteur fut forcé de chercher un refuge pendant une tourmente de neige, en l'hiver de 1843. A voir la verve et l'entrain du style, on sent en effet que cette conception s'est produite d'un seul jet et que la plume ne s'est pas reposée. En 1848, les prophéties contenues dans *le Hachych* parurent un instant se réaliser ; et, comme elles avaient été publiées sous le voile de l'anonyme, elles furent attribuées, en Angleterre, au poète illustre membre du gouvernement provisoire. Une traduction que l'auteur de cet article possède porte même à la suite de son titre le nom du grand écrivain. M. de Lamartine, informé du fait, ne crut pas devoir réclamer contre une pareille usurpation. Cet éloge en vaut bien un autre. Quelques années plus tard, Lallemand consignait dans un ouvrage *sur l'éducation publique* ses vues sur les moyens d'obtenir l'amélioration physique, intellectuelle et morale de l'homme, sujet vers lequel il était depuis longtemps attiré par la nature spéciale de ses études médico-psychologiques, et qu'il avait effleuré auparavant dans son *Traité des pertes séminales*. Le caractère libéral et démocratique de Lallemand y éclate à chaque page ; on sent qu'il partage toutes les généreuses aspirations de notre époque vers la réalisation du bien-être des masses. Il cherche le progrès de l'humanité dans tous les sens ; mais il ne se contente pas de connaître le but à atteindre ; son génie, éminemment français, c'est-à-dire militant et positif, veut des conclusions immédiatement applicables, et son esprit pénétrant et sagace lui suggère des moyens dont la valeur pratique ne saurait être contestée. Ce

livre est plein d'observations fines autant que justes. Sa pensée y est souvent forte et pleine de grandeur; le style, reflet d'une raison ferme et éclairée, se distingue par la correction, la netteté, la simplicité et l'élégance. L'esprit n'y est pas rare; les rapprochements heureux, les comparaisons pittoresques abondent, l'auteur manie volontiers l'ironie; son désir impatient du juste et du bien explique une certaine vivacité de forme qui ne va jamais jusqu'à la colère. Tout au plus peut-on lui reprocher d'être agressif envers le clergé et les gouvernements. On l'accuserait à plus juste titre d'avoir trop laissé dans l'ombre le côté spiritualiste des questions dont il s'est occupé, et d'avoir trop considéré l'homme comme le premier des animaux, et l'éducation morale comme une science purement naturelle. Il est bien regrettable que la mort ait empêché Lallemand de finir son œuvre. Mais il a laissé du moins des manuscrits qui permettraient d'ajouter des chapitres importants à son *Traité de l'éducation*, monument dont il n'a eu le temps d'achever, pour ainsi dire, que le portique dans ses deux premiers volumes. De ces manuscrits, le premier par ordre de matières porte pour épigraphe : « *Non omnia possumus omnes* » ; le médecin philosophe y établit que les aptitudes varient avec l'organisation, et s'appuie sur la science de Gall pour faire comprendre cette loi. Lallemand s'était tenu quelque temps en garde contre la phrénologie; mais après réflexion, il se rattacha au principe de la localisation. Nous possédons le brouillon d'une lettre curieuse dans laquelle il faisait part à Gall lui-même de ses anciennes réserves, puis de sa franche adhésion; ajoutant qu'il faisait maintenant des prosélytes et avait à peu près *endoctriné son brave et excellent évêque de Montpellier*. Celui-ci avait même, dans un sermon, parlé des idées phrénologiques comme n'étant opposées ni à la religion ni à la morale. « Ainsi, vous voilà recommandé au prône, dit-il en terminant. Quel digne prélat que celui qui a le courage de se mettre publiquement au-dessus des préjugés pour rendre hommage à la vérité! » L'auteur de la lettre était donc convaincu, entre autres choses, que les facultés intellectuelles sont distinctes, et que, contrairement à l'opinion d'Helvétius et de Jacotot, elles sont inégalement développées chez les différents individus de l'espèce humaine. D'où cette conséquence qu'il faut un fonds commun d'éducation, mais que chaque sujet doit être cultivé au point de vue de ses dispositions particulières, dans son intérêt bien entendu, et pour le plus grand avantage de la république. Cela étant posé, il se proposa de s'occuper successivement de l'éducation de toutes les facultés distinctes dont l'homme est doué, à commencer par l'éducation du sens musical. Cette préférence est dictée, soit par l'étroite liaison de cette faculté avec celle de la parole, soit par le rôle important que la musique a joué de tout temps comme moyen

de civilisation. Lallemand se piquait aussi d'aimer la musique et d'en comprendre les beautés, quoique son oreille peu sûre ou sa voix malhabile ne lui eussent jamais permis de chanter juste les airs populaires dont on berce notre enfance, ou les chants patriotiques qui ont eu le pouvoir d'enflammer notre jeunesse. Que Lallemand ait eu ou non une passion malheureuse pour l'art musical et les jouissances qu'il procure, il n'en a pas moins traité avec beaucoup d'intelligence de la matière et de sage raison la question de l'éducation du sens musical; ce chapitre inédit de son livre mériterait les honneurs de la publicité. Il en est un autre dont la rédaction nous paraît également fort avancée, et qui pourrait être publié; c'est celui où Lallemand expose ses idées relativement à l'éducation religieuse. Là, comme ailleurs, il met l'observation au-dessus de la tradition écrite, la raison au-dessus de la foi. Au reste, quand on étudie la vie et les œuvres de Lallemand, on voit qu'il fut toujours conséquent avec lui-même; s'il ne professa jamais qu'un médiocre respect pour l'autorité, il fut lui-même toujours prêt à modifier ses opinions quand il en reconnut la nécessité logique. Une idée neuve, fût-elle paradoxale, ne lui inspirait jamais une répugnance aveugle; il l'accueillait volontiers, sauf vérification, ou bien, quand il y voyait éclater la vérité, il l'adoptait sans hésiter et la défendait énergiquement. Il apportait en un mot dans la science cette humeur indépendante, cette liberté d'allure, cette passion du vrai et du juste qui faisaient le fond de son caractère moral. D'ailleurs, exempt de préjugés et de vanité, sans orgueil comme sans fausse modestie, il eût été républicain par tempérament, quand même il ne le fût pas devenu par principe. Or, si les convictions les mieux raisonnées fléchissent quelquefois, les penchants instinctifs se démentent bien rarement; aussi les idées politiques et sociales de Lallemand n'ont-elles pas varié, et l'a-t-on vu en toute occasion prêt à rompre une lance pour les soutenir. Par son exemple et ses démarches, il exerça sur les esprits une autorité et une influence que ses publications étendirent encore. Il fut en relation, soit en France, soit à l'étranger, avec un grand nombre des hommes les plus éminents et les plus honorables du parti avancé, parmi lesquels on peut citer ses compatriotes l'abbé Grégoire et Auguste Dornès, ainsi que Lafayette, Béranger, Dupont (de l'Eure), Godefroi Cavaignac, David (d'Angers), Arago, Martin (de Strasbourg), le général Mina, Confalonieri, et tant d'autres moissonnés par la mort. Mais jamais il ne prit une part active ni officielle à la direction des affaires du pays; il ne fit, croyons-nous, que deux tentatives pour obtenir un mandat public, la première sous les Bourbons. A cette époque il fut ridiculement accusé d'affiliation aux congrégations religieuses, accusation calomnieuse autant que perfide dont il se lave facilement dans une lettre pleine d'esprit,

de tact et de franchise, imprimée, et adressée à Monsieur l'évêque de Montpellier, ainsi qu'il appelle sans façon l'excellent prélat. Dans cette épître, Lallemand invoque le témoignage de son élève en phrénologie pour établir que jamais il n'a laissé fléchir sur aucun point ses opinions philosophiques, et n'a jamais assisté à aucune cérémonie d'initiation. Malgré cette défense, les libéraux s'étant divisés, le parti royaliste resta maître des élections. Une autre fois, après la révolution de février 1848, poussé par quelques amis, il se présenta malgré lui aux suffrages des électeurs de sa ville natale; seulement il ne voulut rien faire de ce qu'il fallait pour les obtenir, et n'eut point l'honneur de s'asseoir à l'assemblée constituante. Il se consola facilement de cette petite égratignure faite à son amour-propre en songeant qu'il conservait sa liberté et pouvait continuer sans entraves son livre de l'Education. La publication de ses œuvres philosophiques était devenue l'objet de sa constante préoccupation. Elle ne fut interrompue que par son voyage en Orient; mais au retour il s'y adonna de nouveau tout entier, et avec une telle ardeur que ces excès de travaux intellectuels ne furent pas sans influence sur les progrès d'une maladie dont il souffrait déjà depuis quelque temps. A part l'hémoptysie qui lui valut son congé de réforme, Lallemand avait joui d'une excellente santé habituelle; seulement il avait été sujet à des indispositions ayant le caractère de ce qu'on connaît sous le nom d'embarras gastrique et intestinal, et s'accompagnant d'ordinaire d'une teinte ictérique. En 1846, quand il venait de quitter Montpellier, une crise du même genre, mais incomparablement plus violente que toutes les autres, et offrant les caractères de l'ictère grave ou de l'hépatite des pays chauds, le mit à deux doigts de sa perte. MM. Andral et Rayer furent appelés, et il ne fallut pas moins que leur habileté et leurs soins affectueux pour triompher de ces affreux accidents. Cette prédominance bilieuse était-elle le cachet d'une modification imprimée par le climat du midi de la France à la constitution d'un homme né dans une province plus septentrionale? On pourrait le croire. Néanmoins, quelques autres symptômes semblent devoir la faire rattacher à la disposition goutteuse. De temps en temps, surtout dans les dernières années de sa vie, Lallemand souffrait de douleurs, avec rougeur et gonflement dans les grandes et les petites articu-

lations. Il se plaignait également d'étouffements, de palpitations qui trouvaient leur explication toute naturelle dans l'existence d'une hypertrophie du cœur, avec lésion de l'orifice mitral. Dès 1852, les symptômes de cette dernière affection devinrent plus marqués, et l'année suivante ils prirent des proportions inquiétantes. Désespéré de l'insuccès de plusieurs traitements essayés ou dirigés par lui-même d'une manière souvent intempestive (on n'est point sans danger son propre médecin), il résolut de demander la santé au soleil de l'Italie ou de l'Égypte; mais il ne put pas aller au delà de Marseille. Les conséquences de l'obstacle à la circulation menaçaient plus sérieusement la vie; il survint de l'albuminurie, de l'anasarque, des étouffements allant jusqu'à la suffocation, et cette vigoureuse organisation finit par succomber (23 juillet 1853) après plusieurs mois d'une lutte terrible dont l'admirable dévouement de sa digne compagne et les soins éclairés de deux amis, les docteurs Cauvière et Reymonet, n'avaient pu conjurer l'issue. Lallemand repose dans cette grande cité du Midi pour laquelle il avait une prédilection particulière. Un monument simple et sévère, élevé à sa mémoire par sa veuve, supporte son buste en bronze, dû au ciseau de M. Dantan jeune. Le modèle en marbre a été offert à l'Institut de France par madame Lallemand, et, grâce à sa générosité, l'excellent portrait peint par Ary Scheffer orne actuellement la salle des séances de la faculté de médecine de Montpellier. Par son testament, Lallemand légua à l'Institut, en témoignage de son ardent amour pour la science, une somme de cinquante mille francs pour fonder un prix annuel à décerner au meilleur mémoire sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux. En lui la France a perdu une de ses illustrations, et la famille médicale un de ses plus dignes représentants. Sa perte a été vivement sentie par tous ceux qui ont à cœur l'honneur de la profession et la gloire nationale; car Lallemand n'était pas seulement un chirurgien des plus habiles, c'était surtout un médecin plein d'idées ingénieuses et originales; c'était enfin un grand philosophe et un des écrivains les plus purs et les plus élégants de notre époque. Et s'il est vrai que les productions de l'esprit qui joignent le mérite de la forme à celui du fond sont les seules qui puissent être sauvées de l'oubli, les œuvres de Lallemand sont du petit nombre de celles qui ne périront pas.

Paris, Typographie de Henri Plon, Impri-meur de l'Empereur, rue Garancière, 9.

Paris, Typographie de Henri Plon, Impri-meur de l'Empereur, rue Garancière, 9.